

Les frères de la bonne trogne.

C'était en l'an de grâce 1540. Le village d'Uccle était situé dans le beau duché de Brabant. On n'aurait pu trouver de village où la vie fut plus douce et plus agréable. Les gens y vivaient dans la crainte du Seigneur, adoraient leur curé, et buvaient le dimanche un bon verre de bière, sans excès.

Mais les belles choses durent peu et la paix d'Uccle allait bientôt être détruite par la faute de Simon Ferrand, un nouveau brasseur qui s'était établi au village et qui, dans l'intérêt de ses affaires, faisait évidemment tout ce qu'il lui était possible de faire pour augmenter l'amour de ses concitoyens pour la bouteille.

Il avait commencé par donner, le dimanche, un tonneau que les clients de « la Couronne » venaient boire à l'auberge et bientôt ce devint une habitude, si bien que ce qui était d'abord un cadeau devint une grosse dépense, car le brasseur cessa ses libéralités dès que cela fut entré dans les mœurs des habitants d'Uccle d'offrir chacun à son tour un tonneau de bière.

Il ne se passa bientôt plus de dimanche sans beuverie. C'était là quelque chose qui n'avait pas de précédent et, un beau soir, l'on décida de consacrer la réunion en créant une confrérie, et c'est ainsi que « La confrérie des frères de la bonne trogne » fut instituée.

Cela ne pouvait durer ainsi. On se disputait dans chaque ménage, car aucune bonne mère de famille ne pouvait souffrir sans opposition d'être reléguée toute la journée du dimanche à la maison, tandis que son mari allait dépenser sans compter l'argent si péniblement gagné.

Une couple de fois déjà les femmes s'étaient réunies. Elles s'assemblèrent de nouveau. Oui, ce qu'elles avaient de mieux à faire, c'était de demander conseil au curé, qui, bonhomme, n'était pas encore intervenu. Le prêtre écouta les doléances des commères et répondit :

— Oui, mes chers enfants, que voulez-vous y faire. Je pensais qu'après

quelque temps cela changerait et j'y voulais m'y mettre avec douceur. Mais les choses vont trop loin.

Le dimanche suivant, au début de la grand' messe, il pensa à ce qu'il allait dire au sermon. Oui, il devait agir. Il adjura les villageois de changer leurs habitudes, prédit qu'ils allaient scandaliser tous les habitants des villages voisins, et que Uccle, où l'on vivait si paisiblement naguère, allait devenir un véritable enfer.

Les hommes baissaient la tête et les commères se regardèrent de côté. Oui, elles espéraient maintenant. Tout allait s'arranger. Les hommes, de leur côté, en rentrant à la maison, furent sermonnés pour la seconde fois, et la partie semblait gagnée car, ce soir là, si les hommes riaient encore à la séance des confrères de la bonne trogne, ce serait pour la dernière fois.

Jamais ils n'avaient quitté si facilement le logis, et les bonnes femmes leur donnèrent même un baiser. Tout allait changer. Hélas, combien les commères se trompaient ! Quand les hommes furent réunis, ils se sentaient si bien, la bière moussait si bien dans les verres et les chants résonnaient si bien dans la grande salle, qu'ils dirent tous à la fois :

— Bon Dieu ! quel ennui si cela devait finir tout d'un coup !

— Ce serait regrettable ! cria l'un des confrères.

— Nous ne pourrions contracter cette habitude ! répliqua un autre.

— Nous ne pouvons pas le faire ! cria un troisième.

— Ce serait une honte !

Et voila que toutes les bonnes intentions s'en allèrent en fumée.

— Je voudrais bien savoir, dit le brasseur Ferrand, qui pourrait nous empêcher de vider un verre quand il nous plait.

— Je ne le comprends pas non plus, dit le forgeron Jarni, toute la semaine je rôtis près de mon feu, et le dimanche on me défendrait d'éteindre cet incendie avec quelques pintes de faro ? Je continuerai, par ma foi !

— Nous aussi ! fut la réponse unanime.

— Amis, cria le blême tailleur Jeannot, nous devons trouver quelque chose....

Le malheureux se figurait déjà sa femme, qui allait lui demander compte.

— Oui, dit-il, nous devons nous entendre. J'ai trouvé un moyen....

— Il a trouvé un moyen ! crièrent tous les confrères en chœur.

— J'ai trouvé un moyen. Nous imposerons une amende de cinquante florins à tous ceux qui ne viendront pas à la séance, trois dimanche d'affilée.

C'est un argument à faire valoir. Quand la bonne femme saura cela, elle ne pourra que nous laisser aller. Jamais je ne pourrais payer une aussi forte somme.

— Ni moi !

— Ni moi !

— Vive le tailleur !

Et ainsi la confrérie des frères de la bonne trogne continua à exister, malgré le danger que les femmes lui avaient fait courir.

Les commères furent accablées par le nouvel état des choses. Que pouvaient-elles bien faire ? Il ne se passait pas de jours sans qu'elles ne se réunissent, se lamentaient, oui, pleuraient de dépit. Mais quand une femme a quelque chose en tête, elle ne se tient pas vite pour battue, et il fut décidé à l'unanimité de s'interposer à nouveau. Il parut que la décision qui fut prise était importante, car, aujourd'hui jeudi, au lieu de reprendre leur concert de récriminations, elles furent muettes comme des poissons, et servirent convenablement à dîner.

— Je ne sais ce qu'il y a, dit Jeannot à son voisin de table. Quand, tout à l'heure, je rentrais chez moi, protégeant ma tête des mains de peur d'un balai, ma femme se tint coite et fut douce comme un agneau.

— Ouvrons l'œil, compère, dit le voisin. Il se prépare quelque chose.

En effet, il se préparait quelque chose.

Le dimanche après les joyeux confrères se réunirent comme de coutume, et bientôt régna la joyeuse animation coutumière. Les pots suivaient les pots et en peu de temps on oublia les soucis du ménage. Mais tout ne se passait pas comme de coutume, aujourd'hui. Une rumeur lointaine se fit entendre, semblable au chant d'une multitude.

— Qu'est-ce là peut-il être, se dirent les buveurs inquiets.

En effet, ils avaient bien vite entendu que ce n'étaient que voix de femmes, et les chants venaient de plus en plus près.

Soucieux, les confrères se regardèrent en silence, et ils cherchaient à rassembler leurs idées, quand l'un d'eux, ayant ouvert une fenêtre, s'écria :

— Ce sont nos femmes, mes amis, ce sont nos femmes.

— Dieu du ciel ! se lamentait Jeannot, la mienne est-elle auprès ?

— Et elles ont des bâtons !

— Des bâtons ?



IL LE REGARDA DANS LE BLANC DES YEUX... (page 243)

— Et elles les brandissent d'un air menaçant.

— Bonté du ciel, pleurait Jeannot, qu'est ce qui va se passer ? C'est trop fort, cela !

Et il se mit à chercher partout un coin où se réfugier. N'en trouvant pas, il se cacha sous la table. Entretiens les commères étaient arrivées devant la porte, et frappèrent celle-ci à grands coups de bâton, tandit que deux ou trois hommes la maintenaient. On délibéra.

— Ouvrez ! dirent les bonnes femmes, ouvrez ! ou nous cassons les vitres.

— Jamais !

— Ouvrez, vos orgies vont prendre fin.

— Nous n'ouvrons pas, fut la réponse.

Mais à peine les hommes avaient-ils prononcé cette parole, que les femmes frappèrent les vitres de leurs bâtons, si bien que les carreaux se cassèrent à grand bruit.

L'on fut bien forcé d'ouvrir, et les femmes se précipitèrent dans la salle. Et tout ce qui s'y trouvait subit le même sort. Les coups de bâton se mirent à pleuvoir drus comme grêle sur les pots, les chopines, les tables, les escabeaux et aussi sur les hommes. Et ceux-ci couraient comme affolés, se cachaient dans les coins, tâchaient d'escalader les murs. La femme de Jeannot faisait le plus grand vacarme. Ne trouvant pas son mari, elle tapait plus fort sur les autres hommes, qui se lamentaient et criaient grâce.

Cela dura jusqu'à ce que les femmes, ayant jugé que la leçon porterait des fruits, quittèrent l'auberge.

Le curé, quand on lui raconta ce qui s'était passé à « la couronne » rit de bon cœur. Il supposait que tout allait s'arranger. Les hommes étaient en faute et les femmes étaient en faute, et un pardon réciproque allait effacer les torts réciproques. Mais le curé ne connaissait pas ses ouailles, ou du moins, il avait trop bonne opinion d'eux.

Le dimanche suivant il y avait kermesse à Saint-Gilles et là les femmes ne pourraient les trouver. En un groupe compact, les frères de la bonne trogne allèrent à Saint-Gilles, et ils s'y conduisirent de telle sorte que le curé requit le guet et les fit éloigner du village. Et, pendant deux, trois jours, ils vaguèrent de village en village, et lorsqu'ils furent enfin revenus à Uccle ils prétendirent ne pas rentrer chez eux avant que les femmes ne leur eussent demandé pardon.

Le village devint un véritable enfer, et le curé se décida à mettre son évêque au courant de la situation, et celui-ci jugea le cas assez grave pour en parler à l'empereur.

Celui-ci était à Bruxelles en ce moment, et il résolut de mettre au pas ces trop joyeux confères et mauvais pères de famille. Tout seul, sans suite, il alla à Uccle. Il ordonna au cocher qui l'avait amené d'aller l'attendre au village voisin, et sa Majesté, rendue méconnaissable par le manteau ordinaire qu'elle avait jeté sur ses épaules, apparut ainsi à l'auberge où les confrères de la bonne trogne tenaient séance plénière.

On s'y amusait ferme. Les confrères s'étonnèrent en voyant cet étranger

qui alla s'asseoir en un coin de la salle. Jacques, le brasseur, qui, assis en un grand fauteuil, présidait l'orgie, adressa le premier la parole à l'empereur.

— Que venez-vous faire ici, camarade ? fit-il insolemment.

— Occupez-vous de vos propres affaires, fut la réponse.

Au parler de l'étranger on entendit qu'il parlait comme ceux de Gand.

— Gantois ! s'écria toute l'assemblée,

— Mange-t-on toujours des saucissons aux choux à Gand ? demanda le brasseur en ricanant.

L'étranger ne lui répondit plus, appela l'aubergiste et lui demanda un verre de bière.

— Halte là ! non pas ! s'écria Jacques le brasseur. C'est de la bière de mon tonneau, et il n'y en a pas d'autre en perce. Vous en aurez que si vous le demandez poliment.

Le rouge de la colère monta au visage de l'empereur, mais il se contenta de se mordre les lèvres et d'attendre les événements. Jacques fit remplir la cruche et en s'écriant : Passez vous celà, elle circula à la ronde, mais chaque fois que le tour de l'étranger arrivait, le brasseur clignait de l'œil, pour dire de passer le tour du nouvel arrivé.

On en avait fait quatre ou cinq fois ainsi, lorsque l'empereur, d'un air décidé, se mit aux côtés du brasseur. Il le regarda dans le blanc des yeux, et, lui donnant un retentissant soufflet, il ordonna :

— Passez-vous cela !

Jacques se dressa sur son siège et allait se précipiter sur l'étranger, quand celui-ci prit une attitude digne, rejeta son manteau en arrière et s'écria :

— Halte ! au nom de l'empereur !

A la lueur de lampe on vit étinceler le collier de la Toison d'Or, et aux habits magnifiques qu'il portait, tout le monde reconnut l'empereur.

Le sol n'était pas assez bas pour la révérence des buveurs. Mais de nouveau la main de l'empereur alla frapper le gros brasseur au visage, et de nouveau retentit le commandement :

— Passez-vous cela !

Le brasseur ne trouva pas d'autre expédient que d'obéir à l'empereur, et comme il lui semblait que le soufflet qu'il avait reçu était trop retentissant pour ne pas le passer, il souffleta son voisin, lui criant :

— Passez-vous cela !

Quand ce fut au tour de l'empereur de se voir passer la gifle, il cligna

de la même façon que le brasseur l'avait fait, c'est à dire qu'on n'avait qu'à l'omettre. Mais une seule tournée ne semblait pas avoir satisfait l'empereur, car quand une série fut épuisée sa main retomba, avec une force redoublée, sur le visage du brasseur.

— Passez-vous cela !

Et il fit cela trois, quatre fois. Les oreilles des buveurs tintaient ; ceux-ci semblaient avoir vidé chacun un tonneau de bière ; ils avaient en couleur des pivoinés. Alors l'empereur sembla satisfait, car ils arrêta et, regardant les buveurs d'un air railleur, il dit :

— L'empereur est satisfait ; mais je ne sais si vos femmes le seront également, donc, trompette de la commune, sonne l'alarme et dis que toutes les ménagères se réunissent, à la Grand' place.

Le trompette, qui avait l'air passablement défait, trouva que la besogne manquait de charme, mais il n'y avait pas à regimber devant un ordre impérial. Aussi, quelques instants plus tard, sa voix retentit dans les rues :

— Par ordre de sa Majesté, il est dit à toute ménagère de se rendre à l'instant à la Grand' place.

Et par trois fois, la trompette suivit cet avis, comme honteuse de l'humiliation qu'endurait son maître.

Bientôt toutes les commères se dirigèrent vers la Grand' place.

Et ce fut un babil et un pépiement sans fin, comme des moineaux au printemps, et elles ne pouvaient se figurer ce que l'empereur venait faire là dedans. Mais le curé riait en cachette ; il connaissait le fin mot de l'histoire et se réjouissait déjà de ce qui la paix et l'union allaient de nouveau régner dans son cher village.

Mais grand furent l'ébahissement des bonnes femmes en apprenant que l'empereur allait paraître en personne, et leur plaisir en entendant ce qui s'était passé au local des confrères de la bonne trogne. L'empereur parut et se plaça sur le perron de la maison communale, avec le curé et le bailli. Il dit aux commères combien grande avait été son indignation en apprenant qu'elles avaient été si négligées par leurs maris et leur demanda quelle peine il devait imposer aux hommes. C'était là une singulière question. Une amende aurait frappé les femmes aussi bien que les hommes. La plus téméraire de toutes, la femme de Jeannot le tailleur, qui appréhendait une saignée à la

bourse commune, dit enfin qu'un pardon général leur donnerait ample satisfaction.

Toutes les commères opinèrent du bonnet. L'empereur, qui désirait évidemment de voir tout s'arranger à l'amiable, trouva que la comédie avait duré assez longtemps.

— Je pardonne aux hommes, s'écria-t-il, mais à une condition.

Les yeux des buveurs étaient fixés, pleins de crainte, sur le visage de l'empereur.

— Je vous pardonnerai, dit-il enfin, mais à une condition : vous demanderez publiquement pardon de vos fautes.

L'empereur rit de bon cœur en voyant tous les hommes tomber immédiatement à genoux devant lui.

Oui, s'agenouiller devant l'empereur ! Cela ne leur coûtait aucune peine. Mais, devant leurs femmes, il n'y pensaient pas.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends ! s'écria l'empereur. Ce n'est pas devant moi qu'il faut s'agenouiller, mais bien devant celles que vous avez honnies et insultées.

C'était là tout autre chose. Mais l'empereur ne semblait pas vouloir plaisanter.

— A genoux, dit-il d'une voix courroucée.

Et voila que les hommes tombèrent à genoux devant les commères qui, ne voulant pas abuser de la situation, s'approchèrent bien vite de leurs maris, les relevèrent, et les baisant bien gentiment, leur firent comprendre que tout était oublié et pardonné.

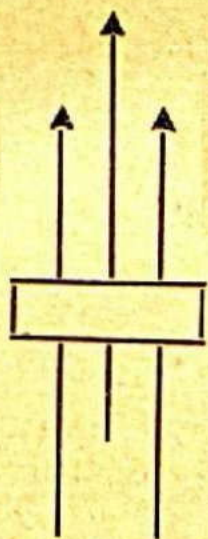
C'est ainsi que la journée finit à Uccle, à la grande joie des habitants et surtout à celle du curé, qui voyait enfin l'union de ses ouailles définitivement assurée.



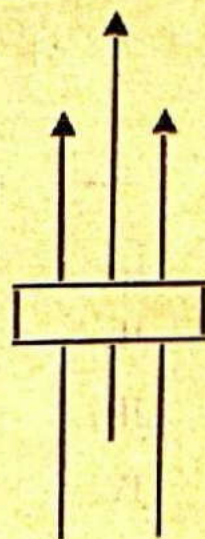
Les Facéties de Charles-Quint



LES FACÉTIES



de



CHARLES=QUINT



Imprimerie Nationale
Rue St-Willebrord, 57
Anvers

